

*Sans proférer une parole, il la contempla longuement,
et lui serra la main, comme s'il voulait la broyer..*

C. I.

LIVRAISON 573

Elle s'élança vers lui et, enveloppant sa tête dans ses mains, elle appuya ses lèvres sur ses cheveux et lui dit :

— C'est comme je te le dis, mais il ne faut pas parler de torts aujourd'hui. Nous voulons être forts et reprendre franchement notre existence normale. Ce sera très beau, tu sais.

Hugues s'approcha d'elle et l'embrassa.

Et, plein de reconnaissance infinie, il dit simplement ces mots :

— Je te remercie, Yvonne.

Il lui baisa les mains. Ses yeux se remplirent de larmes.

A aucun moment de son existence, il n'avait éprouvé pour sa femme un amour aussi élevé, aussi noble. Elle lui paraissait maintenant bien au-dessus de lui : il n'était plus digne d'elle !

Yvonne s'aperçut de son agitation et, pour faire diversion, elle dit à son mari :

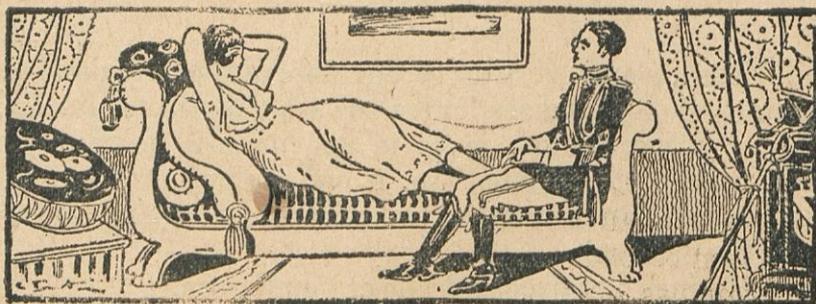
— Hugues, je dois te transmettre les salutations de Mme Schack. Elle te prie de venir déjeuner chez elle aujourd'hui même.

Il la regarda, interloqué.

— Puis-je accepter cela, Yvonne, puis-je aller chez elle ? Elle sait pourtant bien...

Yvonne ne le laissa pas invoquer une excuse. Elle affirma d'un ton péremptoire :

— Elle sait que tu es libre et s'en réjouit. Si elle pensait du mal de toi, elle ne t'inviterait pas chez elle. Je t'en prie, habille-toi. D'ici midi, nous n'avons qu'une heure devant nous.



CHAPITRE DLV

CHEZ Mme SCHACK

Mme Schack avait autorisé Melan à venir chez elle aussi souvent qu'il le voulait.

Il avait loué à Epinay une petite chambre et prenait ses repas dans un restaurant voisin.

Yvonne disait en souriant, qu'il ne dépensait pas assez pour s'entretenir.

— Tu n'as pas besoin de te restreindre à ce point, lui dit-elle un jour, au cours d'une visite. Mme Schack vient d'augmenter mes appointements !

— J'espère que je pourrai bientôt gagner de l'argent aussi, nous ne pouvons pas rester comme cela. Je ne peux pas me laisser, éternellement, nourrir par toi. Veux-tu en reparler à Mme Schack, elle me prendra peut-être comme représentant.

— C'est cela, j'en parlerai. Mais, maintenant, il faut que je reparte, je ne peux pas laisser Mme Schack si longtemps seule. Pour terminer les travaux que je laisse de côté pour venir te voir, je suis obligée de faire de nombreuses heures supplémentaires.

— Oh, ma pauvre Yvonne ! Il lui caressa les joues et lui demanda :

— Jusqu'à quelle heure travailleras-tu ce soir ?

— Tu appelles cela le soir ; c'est la nuit qu'il faut dire. J'estime qu'en moyenne, je reste chaque nuit à ma table de travail jusqu'à deux heures du matin. Mme Schack m'occupe pendant très longtemps, je ne serai sûrement pas libre avant onze heures aujourd'hui. Depuis quelque temps, j'ai pris l'habitude de jouer du piano le soir, pour l'endormir.

— C'est beaucoup te demander. Ne pourrais-je pas m'en charger à ta place ? Même si je ne joue pas du piano tout à fait aussi bien que toi, cela pourra certainement suffire à Mme Schack, à moins qu'elle ne soit très exigeante ?

— Non, pas du tout, mais ce n'est pas possible, Hugues.

— Ce qui n'est pas possible, c'est que tu te surmènes ainsi... Taper sur le piano durant des heures entières et se mettre ensuite à écrire pendant longtemps encore, c'est là un supplice auquel aucun homme ne pourrait résister à la longue !

Elle éclata d'un rire optimiste.

— Je le supporte bien, pourtant ! Au fond, tout n'est qu'une affaire d'habitude. Mais il faut que je m'en aille. Adieu !

Et elle l'embrassa avec enjouement.

— Ah ! que je voudrais pouvoir t'empêcher de partir, Yvonne, quand pourrons-nous vivre, de nouveau, ensemble ?

— Cela viendra un jour, Hugues. Je me félicite déjà que nous puissions nous voir tous les jours...

En sortant de la maison, elle se heurta à Renard qui arrivait.

— J'allais justement chez vous, madame Melan ! dit-il en tirant sa casquette. Mme Schack m'envoie prier M. Melan de venir prendre le thé avec elle.

Yvonne communiqua aussitôt l'invitation à son mari.

— Voilà qui est charmant ! dit-elle, en jetant un coup d'œil à son mari. J'espère que cela te plaît ?

— Oui, oui certainement ; mais cela va te mettre encore en retard pour ton travail et, finalement, tu resteras assise à ton bureau jusqu'à l'aube.

— Ne pense pas à cela, c'est si bon d'avoir le loisir de passer encore deux heures ensemble.

Elle le prit par le bras et, tout en s'en allant, elle dit tout bas à son mari :

Tu sais, Hugues, je suis très contente que Mme Schack t'ai envoyé chercher. J'imagine qu'elle a peut-être l'intention de s'ouvrir à toi de quelque projet.

— Peut-être, fit-il, en lui serrant le bras.

Quand ils entrèrent dans la chambre de Mme Schack ils la trouvèrent de très bonne humeur.

— J'ai fait servir dans le salon. Voulez-vous, je vous prie, sonner Renard pour qu'il m'y conduise.

— Permettez, chère madame, que je le fasse moi-même, dit Melan, s'approchant du fauteuil roulant. J'aurais plaisir à vous y conduire.

Il roula le fauteuil dans le salon, remplissant, pour une fois la fonction habituelle de Renard.

Yvonne et son mari rivalisaient de zèle pour la servir ; ils l'entouraient de délicates prévenances. A les voir ainsi, une personne étrangère aurait pu croire qu'ils étaient les enfants de cette vieille, mais sympathique malade.

— Il y a longtemps que je ne m'étais trouvée aussi bien qu'aujourd'hui, dit-elle en adressant un aimable sourire à Melan, à un moment où Yvonne venait de s'ab-

senter, je me suis tellement habituée à votre femme. Cependant, l'idée qu'elle est surchargée de travail diminue pour moi la joie que j'éprouve à recevoir tous ses soins, vous comprenez certainement cela.

— Oui, parfaitement, madame. Mais Yvonne m'a assuré tout à l'heure que son emploi ne lui paraissait pas du tout pénible. J'ai, par contre, l'impression que son travail supplémentaire la fatigue bien davantage. Elle ne se plaint pas, d'ailleurs, mais je crois ne pas me tromper à ce sujet.

— Vous voulez dire la correspondance ?

— Oui, madame.

Elle resta un instant songeuse, puis elle répondit lentement :

— Oui, j'exige, peut-être, beaucoup d'elle. Je me rends très bien compte qu'elle est surmenée. Mais la correspondance ne peut être rédigée que par elle seule. Je voudrais bien trouver quelqu'un pour la seconder, mais où trouverai-je une personne qui soit capable de correspondre en trois langues ?

— Chère madame, je désire vous faire une proposition : celle d'essayer avec moi. Je possède les mêmes connaissances linguistique qu'Yvonne et je suis intimement persuadé que je pourrais facilement exécuter ce travail de correspondance.

— Je réfléchirai à votre proposition.

Yvonne suivie de Renard, rentra à ce moment.

Le valet desservit la table à thé et Yvonne apporta une collection de partitions qu'elle plaça devant Mme Schack.

— Choisissez, madame, ce que je dois jouer ce soir.

— Mme Schack désire peut-être que tu ne joues rien du tout aujourd'hui, protesta Melan dans l'espoir que sa femme pourrait, pour une fois, échapper à la fatigue du piano.

— J'y suis si accoutumée, maintenant, dit Mme Schack, qu'il me serait presque impossible d'y renoncer.

Hugues n'avait plus qu'un moyen pour éviter à sa femme, la fatigue qu'il craignait tant pour elle :

— Permettez-moi, chère madame, d'essayer de le faire pour aujourd'hui, je joue d'une manière passable, quoique moins bien que ma femme. J'ai le vif désir de la voir se surmener moins; elle m'a dit, il y a un moment, qu'elle avait encore pour ce soir un formidable courrier à expédier.

— Ah! je ne m'en doutais pas. Alors, il faut lui épargner ce surcroît de fatigue.

Elle avait prononcé ces paroles d'un ton quelque peu nerveux.

Elle repoussa les partitions et se renversa dans son fauteuil. On eût pu croire qu'elle boudait.

Melan pensait: « Il faut absolument que je trouve le moyen de ne pas lui déplaire » et, sans dire mot, il se leva et vint s'asseoir devant le piano à queue.

Il n'avait aucune idée des tendances musicales de Mme Schack. Il lui vint tout naturellement sous les doigts une sonate de Beethoven qu'il avait souvent jouée jadis.

Il y avait bien longtemps qu'il n'avait approché d'un piano et, au début, ses doigts étaient un peu rouillés. Puis, peu à peu, le toucher revint : souple, perlé.

Yvonne était tout émue. Elle sentait que toutes les peines qui étreignaient l'âme de son mari trouvaient leur expression dans son interprétation de cette sonate.

Les yeux perdus dans le lointain, elle se laissait imprégner par les sublimes accords de la « Pathétique ». La grandeur tragique dont elle est empreinte se dégageait devant elle et prenait presque, dans son cœur, un vague contour humain. Son âme débordait de tristesse, ses yeux de larmes...

Mme Schack, qu'elle observait, dit au milieu de l'exécution :

— C'est merveilleux, monsieur Melan, mais je vous en prie, jouez quelque chose de plus léger.

Melan ne trouva pas tout de suite une pièce pouvant servir de transition entre l'austère sonate et des mélodies faciles, d'ailleurs, il n'avait plus du tout envie de jouer. Et lorsque Yvonne se leva pour prendre sa place, Mme Schack s'y opposa formellement.

— Il ne faut pas vous fatiguer; je ne le veux pas, dit-elle d'un ton impérieux.

Les deux époux pensèrent que la période de bonne humeur était finie et qu'elle ne reviendrait plus.

Ils se séparèrent tristement.

Le lendemain matin, Melan se rendit auprès d'Yvonne.

Il s'aperçut, dès qu'il la vit, qu'elle avait la mine fatiguée et défaite.

— Tu as certainement veillé trop longtemps encore hier soir? demanda-t-il.

— Jusqu'à trois heures du matin.

Il fit un geste désespéré.

— Mon Dieu! que de mal tu te donnes, et dire que, pendant ce temps, je suis condamné à la paresse! C'est une peine atroce pour moi. Permets-moi donc de t'aider dans ton travail?

Yvonne hésita une seconde.

— Je ne sais pas si cela plaira à Mme Schack et, surtout, si tu t'y entendas.

— Tu peux toujours me mettre au courant et au début, en tous cas. Mme Schack n'en saura rien. Allons! laisse-moi monter dans ta chambre.

Elle le conduisit.

En entrant dans la chambre, il s'écria :

— Que de choses il y a sur ton bureau! Son regard

s'arrêta sur une grosse liasse de lettres. Maintenant, montre-moi comment on s'y prend ?

Yvonne commença ses explications :

— Eh bien ! pour chaque lettre, Mme Schack fait un projet d'après lequel, on doit rédiger la réponse à faire. Le courrier se présente donc d'une manière très ordonnée.

— C'est extrêmement simple.

— Oui, sans doute, mais il faut encore savoir rédiger une lettre commerciale.

Il la regarda en souriant.

— Ne me crois-tu pas capable de le faire ? interrogea-t-il d'un air amusé.

— Si, sûrement, tu t'y entendas mieux que moi, je pense, mais Mme Schack pourra s'apercevoir, facilement, que les lettres sont rédigées dans un tout autre style. Car, je dois les lui lire avant qu'elle ne les signe.

— Voyons un peu, donne-moi une lettre rédigée par toi. Je vais m'efforcer de me faire à ton style. J'espère bien y parvenir !

Jusqu'au soir, Melan s'occupa de faire et de refaire des lettres. Il compulsait les archives et tout le courrier de sa femme et au prix d'un labeur acharné, il obtint un résultat qu'il jugea assez satisfaisant.

Avant d'aller dîner, il lut à sa femme ce qu'il avait fait.

— C'est un joli travail, dit-elle.

— Alors, je recommencerai demain.

— Oui, je te serai très reconnaissante, si tu peux me décharger chaque jour de mon courrier pendant deux heures de temps. Ce sera vraiment très agréable pour moi.

Il se leva.

— Alors, au revoir, à demain matin.

Le jour suivant, Renard dit à Yvonne :

— Vous vous êtes couchée de bonne heure, hier soir, madame Melan. Vous vous êtes couchée vers onze heures, car à partir de ce moment-là, il n'y a plus eu de lumière dans votre chambre. A l'ordinaire, c'est éclairé chez vous jusqu'à deux ou trois heures du matin.

— Comment vous êtes-vous rendu compte qu'il n'y avait pas de lumière dans ma chambre, Renard ?

— C'est très simple. Votre chambre se trouve juste en face de la mienne, tant que c'est allumé chez vous, il y a toujours une certaine réverbération dans ma chambre. Et comme j'ai le sommeil très léger, je m'en rends compte.

— Ah! alors, à l'avenir, vous ne serez plus dérangé. Mon mari m'aide à faire une partie de mon ouvrage. Au fait, avez-vous dit à Mme Schack que mon mari avait passé la journée d'hier dans mon bureau ?

— Non, madame Melan.

— C'est très bien. Mon mari viendra chaque jour, Renard. Je vous en prie, ne le dites pas à Mme Schack. Je ne veux pas qu'elle le sache.

— Ce n'est pas moi qui le lui dirai, mais il faut également prévenir Nina, afin qu'elle se taise. Nina bavarde sur tout. Je lui dirai, à ce sujet, qu'elle est priée de se taire.

Yvonne le remercia et se rendit à son travail.

A partir de ce jour, son mari prit l'habitude de venir chaque matin pour l'aider et Mme Schack ne soupçonna rien de ce stratagème.

Yvonne éprouvait une grande satisfaction à se voir ainsi soulagée d'une bonne partie de sa besogne; mais, au fond, elle ressentait une certaine inquiétude : était-ce bien de faire ainsi ?

Elle fit part à Hugues de ses scrupules.

— Quelles conséquences graves cela peut-il avoir ? lui fit-il remarquer. Nous ne faisons rien de mal !

— Non, certainement, conclut Yvonne.



CHAPITRE DLVI

INGENUITE

Marie Lejeune s'était installée chez sa tante et Dubois avait été habiter dans la banlieue.

Marie lui demanda un jour Je bien vouloir prendre un logement en ville, de façon à se rapprocher d'elle, mais il lui répondit :

— Je ne gagnerais rien à déménager encore une fois; d'autant plus que nous allons bientôt nous marier et qu'alors nous partirons pour l'étranger.

Marie trouva ce raisonnement convaincant et s'y rallia.

Ils n'étaient plus, maintenant, qu'à quelques semaines de leur mariage et leur départ pour l'Angleterre ne dépendait plus que du versement par la banque du capital de Marie.

Dubois venait tous les jours à Paris pour la retrouver; chaque fois, il se renseignait sur la marche de ses préparatifs, de l'exacitude de la couturière, de la confection du trousseau et de tous les détails d'organisation de leur vie future. Mais il évitait, par contre, d'aborder

la question d'argent. A ce sujet, il ne demandait jamais de renseignements.

Afin de ne pas éveiller la défiance de sa fiancée, il feignait de n'attacher à cela qu'une importance restreinte.

Quelques jours avant la date fixée pour le mariage, Marie reçut de sa banque une lettre lui disant qu'on tenait, dès à présent, le capital à sa disposition.

Comme il n'était pas dans l'intention de Marie de le remettre immédiatement à Dubois, mais seulement à l'occasion du mariage, elle téléphona à la banque pour demander que l'argent y restât jusqu'à cette date.

Dubois, en apprenant cette décision, dit à Marie d'un ton tout surpris :

— Pourquoi ne te fais-tu pas verser ton argent tout de suite?

Rouge d'émotion, elle avoua :

— Je voulais te le remettre le jour de notre mariage, sous forme de présent, afin de te causer une grande joie ce jour-là. Henry.

Visiblement touché, il sourit et, lui prenant la main, lui dit :

— Tu es une douce créature, ma chère Marie, mais il ne faut pas croire que recevoir cet argent constitue une joie pour moi; c'est d'ailleurs une chose si accessoire! Ma seule joie c'est toi, et toi seule! Et même si tu n'apportais pas un sou dans cette union, mes sentiments pour toi ne seraient pas moins ardents.

Ces paroles firent une profonde impression sur Marie. Elle éprouva une fois de plus le sentiment de paix sereine qui venait de sa confiance dans l'avenir et de la pensée que cette grande affection serait le bonheur de sa vie. Pour elle, il lui semblait maintenant que tout passait après ce merveilleux amour.

Elle cessait maintenant de vivre sur la terre, emportée qu'elle était, sur l'aile d'un beau rêve!

— Retire ce cadeau de nocces, Marie, je t'en prie. Retire-le tout de suite, parce que, ce jour-là, je n'aurai rien d'autre à te donner que mon nom et mon grand, grand amour, ajouta-t-il à voix basse en lui serrant fortement les mains dans les siennes.

Elle lui répartit, dans toute sa candeur :

— C'est bon, Henry, je te le remettrai incessamment. Je passerai demain à la banque pour le toucher.

Là-dessus, ils se donnèrent rendez-vous pour le lendemain soir, au café Prunier.

.....

Le lendemain matin, lorsque Marie voulut se faire verser son argent, on lui objecta :

— Nous regrettons de ne pouvoir vous verser ce capital, mais comme vous avez vous-même fixé une date ultérieure pour le paiement, nous avons suspendu tout versement jusqu'à cette date. Il vous faudra donc patienter jusqu'à ce jour-là.

Ce contre-temps la fâcha à l'extrême.

Elle se dit :

— Quel malheur que je ne puisse apporter aujourd'hui cet argent à Henry. Il va croire que je ne veux pas le lui donner avant notre union parce que je me défie de lui. J'aurais tant désiré qu'il ne lui vînt pas cette idée; il est déjà si enclin à penser ainsi.

L'esprit tendu, elle se mit à réfléchir sur les moyens de se procurer l'argent à tout prix.

— J'ai de mon argent un besoin si pressant, dit-elle à l'employé, que je vous serais très reconnaissante de bien vouloir faire tout votre possible pour me le verser aujourd'hui.

— C'est tout à fait impossible ! répliqua-t-il en haussant les épaules dans un geste d'impuissance.

Puis il ajouta, après un instant de réflexion :

— Peut-être auriez-vous quelqu'un qui pourrait vous l'avancer ?

En disant ces mots, le commis pensait à Mme Schack qui déposait aussi son argent à cette même banque.

— Si vous demandiez à Mme Schack de vous le prêter, elle le ferait certainement. Vous êtes sa secrétaire et sa confidente, elle n'aura sûrement aucune hésitation.

— Je ne suis plus la secrétaire de Mme Schack.

— Ah ! j'ignorais cela. En tous cas vous êtes, sans doute encore, en bonnes relations avec elle...

— Oui, en effet...

Elle se décida à faire cette démarche sur-le-champ. En sortant de la banque, elle se dit :

— Mme Schack, sûrement, ne pourra pas me refuser cette faveur.

En arrivant dans la maison de la vieille dame, elle eut la satisfaction de ne pas rencontrer Yvonne, celle-ci était dans sa chambre, à ce moment-là. Marie se fit annoncer à la maîtresse de céans.

Elle fut reçue fort amicalement ce qui lui donna le courage de présenter immédiatement sa requête.

— Je pourrais bien vous avancer les trente mille francs, Marie, car j'ai eu, au cours de ces derniers jours, de si importantes rentrées de fonds, que je dois aller déposer, à la banque, demain matin, une somme de quarante mille francs. Mais, supposons un instant, que ce que vous m'expliquez soit faux. Ne vous fâchez pas, Marie, si je vous donne le conseil de laisser votre capital à

la banque; on ne déplace pas une somme aussi considérable sans être parfaitement à couvert.

Marie assura :

— Je le suis!

— Oui, oui, Marie, mais vous pouvez vous tromper.

Marie suffoquait de colère.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille, Madame Schack, vous savez bien que je serai, dans quelques jours, la femme de Dubois.

— Je crois, cependant, de mon devoir, de vous avertir.

Marie se dressa d'un bond.

— Votre avertissement est, non seulement superflu, mais il est également insultant, dit-elle, en proie à une violente colère, et elle sortit de la chambre en claquant les portes.

Le soir, lorsqu'elle se retrouva avec Dubois, elle se plaignit que la banque n'ait pas voulu lui remettre l'argent.

Cette nouvelle lui causa une profonde déception, mais il eut bien garde de le laisser paraître.

Marie retraça ensuite sa visite à Mme Schack, elle lui dit qu'elle l'avait priée de lui avancer l'argent et, qu'à sa grande surprise, celle-ci avait présenté des objections.

— Il n'est pas possible qu'elle ait cet argent chez elle, Marie. Qui garderait chez soi une somme de trente mille francs?

— Elle m'a dit qu'elle avait reçu quarante mille francs, et qu'elle n'irait les porter à la banque que demain.

Un éclair de cupidité passa dans le regard sombre de Dubois et il répéta, émerveillé :

— Quarante mille francs!

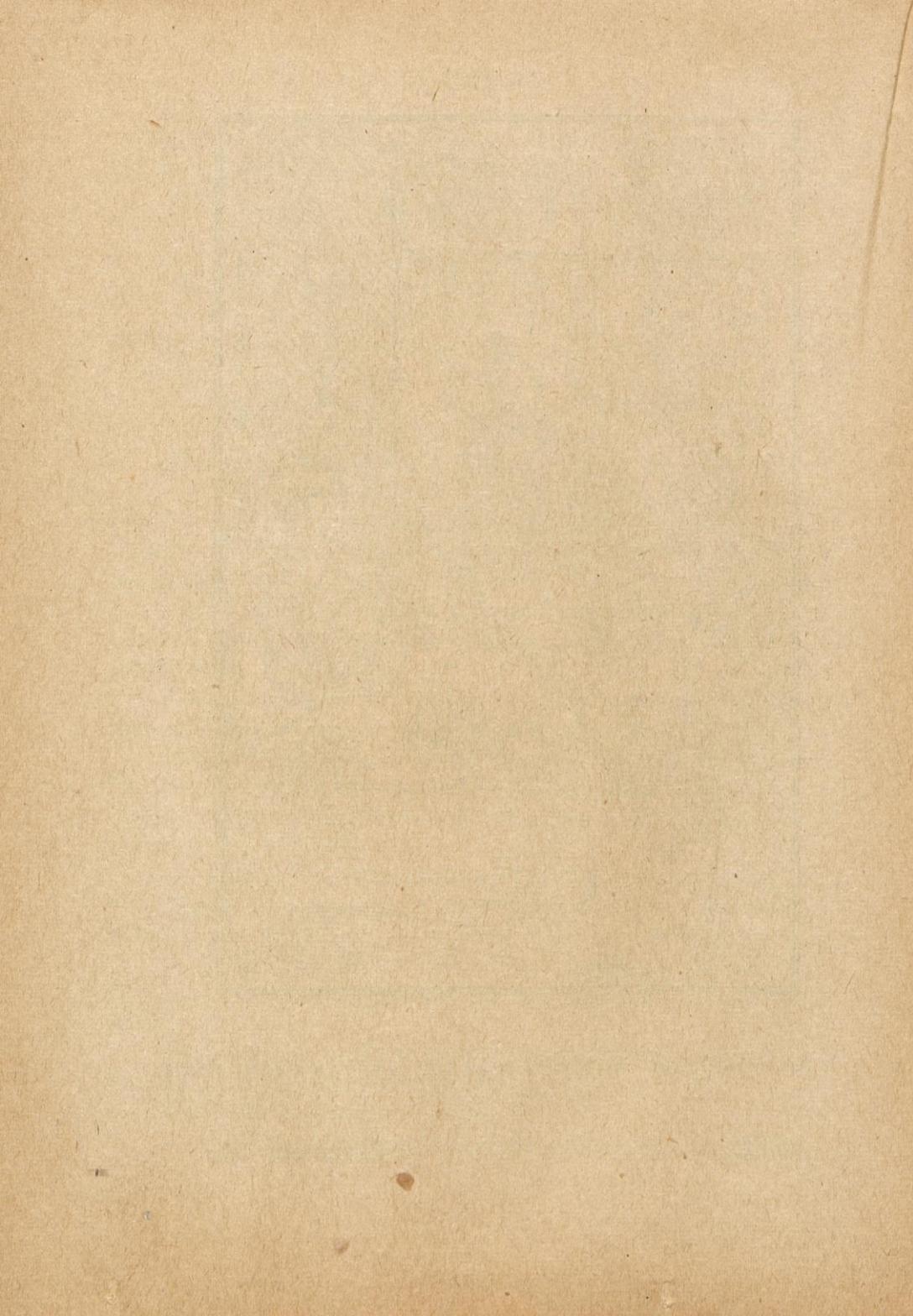
— Oui! et c'est bien là ce qui me met tant en colère.



*Il parcourut la carte du regard, mais sans la voir; il n'avait d'yeux
que pour Yvonne.* (P. 4549)

C. I.

LIVRAISON 575



elle a l'argent et se refuse à le prêter. Elle va plus loin : elle pousse le cynisme jusqu'à me conseiller de ne pas déplacer le mien.

Le visage de Dubois s'empourpra :

— C'est incroyable, que lui as-tu répondu ?

— Que son avertissement n'était pas seulement superflu, qu'il était également insultant pour moi. C'est fini, avec cette femme. Je ne veux plus entendre parler d'elle. Ah ! tu ne peux pas te figurer comme cette scène m'a mise en colère !

Il posa doucement sa main sur celle de la jeune fille et essaya de l'apaiser :

— Calme-toi, ma chérie, ne prends pas la chose au tragique. Je suis convaincu que Mme Schack n'a pas voulu te faire de la peine. Elle fait partie, tout simplement de ces gens méfiants qui flairent partout quelque chose de mauvais, et elle aura cru de son devoir, comme elle dit si bien, de te prévenir. D'ailleurs, elle ne me connaît pas ; il ne faut donc pas se froisser si elle manifeste une légitime défiance à mon égard. Je suis sûr, en tous cas, qu'elle t'a parlé en toute sincérité et avec bonne intention.

Marie le contempla avec étonnement. Qu'il put parler, en termes si réfléchis, de Mme Schack, la remplissait d'admiration pour lui.

Ce coquin possédait un talent tout particulier pour imiter, d'une manière frappante, les attitudes d'un honnête homme, raisonnable et pondéré.

En l'entendant parler ainsi, Marie fut transportée de ravissement devant l'immense bonté qui semblait animer son futur époux.

Après un moment de silence, il reprit :

— Sais-tu, Marie, je crois que Mme Schack avait

une excellente raison pour ne point te prêter d'argent : c'est qu'elle n'en avait pas!

— Mais si, elle en a. Elle possède souvent chez elle, des sommes bien supérieures à celle-ci. J'ai souvent eu l'impression qu'elle avait du mal à s'en séparer. Au fond, elle ne doit pas aimer les banques, pense donc, qu'elle couche souvent avec cet argent, dans une sacoche, sous son oreiller!

— Ce n'est pas tellement extraordinaire, fit-il en souriant. On rencontre souvent des vieilles femmes qui gardent ainsi leur fortune près d'elle... Mais, ma chérie, laissons là cette conversation sur l'argent, ces histoires-là deviennent fastidieuses. Dis-moi donc, plutôt où tu en es de tes préparatifs de mariage? La date approche, tu sais.

Elle lui donna, alors, une foule de détails, très féminins, auxquels il fit semblant de s'intéresser prodigieusement. En réalité, il suivait une autre idée.

Soudain, il l'interrompit :

— Marie, seras-tu contrariée, si je te dis bonsoir, je suis extrêmement fatigué aujourd'hui et serais heureux de me coucher de bonne heure?

— Certes, je n'y vois aucun inconvénient, sans doute, cela me fait un peu de peine, je serai volontiers restée avec toi pendant une heure ou deux encore.

— Nous nous reverrons demain, Marie, demain je me lèverai très tôt pour venir te surprendre.

— Tu ne te sens pas bien? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Oh! ce n'est rien. Un simple mal de tête...

— Oh! mon pauvre ami! Il faut vite aller te coucher.

Pleine de sollicitude pour sa santé, elle ne le laissa même pas venir l'accompagner jusqu'à sa porte.

Il n'était que sept heures du soir. Ils se séparèrent au premier arrêt de tramway.

Comme tous les soirs, Yvonne avait quitté Mme Schack à neuf heures.

— Me jouerez-vous quelque chose, aujourd'hui, Yvonne?

— Certainement, aussi longtemps que vous voudrez, si cela ne doit pas vous déranger.

— Je crois que je ne m'endormirai pas bien vite, aujourd'hui, je me sens étonnamment agitée.

— Eprouvez-vous quelque malaise?

— Physiquement, non! Mais je ressens une étrange appréhension que je ne peux pas m'expliquer. C'est étrange, Yvonne, j'ai peur.

— Peur de quoi, Madame Schack?

— Faisant un geste évvasif, la vieille dame répondit :

— Je ne sais pas!

Elle regarda Yvonne avec une expression d'angoisse intense.

— C'est un malaise nerveux, Madame Schack. Vous avez trop travaillé ces jours-ci, il faut vous ménager.

— Je ne fais rien d'autre que de me ménager: vous faites tout mon travail

— Oui, mais vous me donnez quand même les directives. Vous êtes toujours obligée de réfléchir à ce travail avant que je l'exécute.

— Ah! petite fille, ce n'est pas ce travail-là qui

épaise les nerfs. Non, je ne me suis pas surmenée. Je suis simplement malade. Vous, au contraire, ma pauvre enfant, vous travaillez tout le temps, jusqu'à la limite de votre résistance physique et, lorsque je pense à cela, j'en attrape mal à la tête. Je devrais chercher un moyen de vous décharger le plus possible et, au lieu de cela, j'exige toujours davantage de vous. En somme, je suis une affreuse égoïste! Votre mari m'a proposé, une fois, de s'occuper de la correspondance, eh bien! je ne puis pas me décider à mettre ce projet à exécution. Je me figure que, si votre mari se trouve toute la journée avec vous, il vous détournera de moi.

Yvonne sourit à la dérobée et se dit en elle-même :

— Si elle savait que depuis longtemps, mon mari exécute la plus grande partie de ma besogne.

Mme Schack lui prit la main et dit :

— Yvonne! vous recevrez un jour la récompense des sacrifices que vous avez faits pour moi.

— Je ne fais que mon devoir, madame Schack.

— Non, vous faites beaucoup plus que votre devoir, et je saurais plus tard vous prouver ma reconnaissance. Je n'ai personne qui me soit aussi cher que vous, Yvonne, et, lorsque mes yeux seront clos à jamais, vous recevrez alors toute la fortune que je possède. J'ai déjà écrit mes dernières volontés. Elles seront exécutées le jour où je viendrai à disparaître.

— Oh! madame Schack, comment pouvez-vous penser à cela, vous vivrez encore longtemps.

Mme Schack secoua la tête.

— J'ai le sentiment très net que cela ne sera pas long. Jamais je n'ai été dominée par un pressentiment de mort comme maintenant.

— Allons, je vois bien que ce sont vos nerfs. Toutes ces étranges pensées ne viennent que de là. Peut-être ia

musique a-t-elle une influence néfaste sur votre système nerveux ?

— Au contraire, elle m'apaise. Allons, jouez-moi quelque chose de beau ?

Tout en jouant, les pensées d'Yvonne allaient à Hugues qui était encore dans sa chambre en train d'écrire des lettres. Il y avait justement, aujourd'hui un courrier considérable. Hugues allait rester occupé pendant longtemps encore, veillant jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Espérant que Mme Schack s'endormirait rapidement, elle choisit les œuvres musicales qui, d'habitude, suscitaient le sommeil chez elle.

Enfin, vers onze heures et demie, elle perçut distinctement la respiration régulière de la dormeuse.

— Elle dort ! se dit-elle avec joie et elle referma le piano.

Elle resta encore assise pendant un moment, puis se leva, se rendit sur la pointe des pieds jusqu'au lit, afin de s'assurer si elle dormait bien.

Yvonne poussa un soupir de satisfaction et, sans faire le moindre bruit, elle monta dans sa chambre.

— Ah ! te voilà enfin ! s'écria son mari, au moment où elle ouvrait la porte. Il est près de minuit. Tu as joué pendant plus de deux heures sans arrêt, tu dois avoir affreusement mal au bras.

— Je ne les sens plus, Hugues, ils sont complètement engourdis.

— Ah ! mais c'est une maison de tortures ici ! s'écriait-il et il se répandit en imprécations contre Mme Schack.

— As-tu fini ton travail ? interrogea Yvonne.

— Pas tout à fait, mais n'attends pas la fin. Va te coucher tranquillement. Tu n'auras pas besoin de m'accompagner dans l'escalier ; je prendrai ta clé et te la rapporterai demain matin.

Yvonne s'étendit sur la chaise longue.

— Je me repose un peu ici ; après je me mettrai au lit.

Il s'interrompit d'écrire pour aller chercher une couverture qu'il posa sur elle ; puis, il revint à sa place et reprit sa plume.

La pendule de la salle à manger sonna une heure. Malgré la distance, on entendit distinctement dans la nuit le timbre sourd et grave.

Soudain, au même moment, la sonnerie de la maison tinta.

Yvonne, bouleversée, se redressa vivement.

— Madame Schack, cria-t-elle, qu'avez-vous ?

Elle s'élança hors de sa chambre et descendit en hâte l'escalier ; en trois secondes elle fut au rez-de-chaussée, devant la porte de Mme Schack.

Elle entra avec précaution.

— Est-ce vous, Yvonne ?

— Oui ! vous avez sonné, n'êtes-vous pas bien ?

— Allumez, Yvonne, j'ai entendu un bruit bizarre.

Les mains tremblantes, Yvonne alluma la bougie de la table de nuit.

— Vous avez sans doute fait un vilain cauchemar, Madame Schack.

— Non, non, Yvonne, je l'ai entendu très distinctement, éveillez Renard, afin qu'il fasse des recherches dans la propriété. Le bruit venait du jardin, c'était comme si quelqu'un avait voulu entrer par la fenêtre.

Yvonne se précipita vers la fenêtre et écouta, en retenant son souffle.

On n'entendait aucun bruit alentour.

— Vous avez sûrement dû rêver, dit-elle encore une fois. Mais en tous cas, pour vous rassurer, je vais réveiller Renard pour qu'il explore le jardin.

— Ne sortez pas, Yvonne, sonnez-le.

Yvonne fit retentir la sonnerie, l'appel destiné à Renard. Moins de cinq minutes plus tard, celui-ci arrivait dans l'escalier. Yvonne lui ouvrit la porte et dit à voix basse :

— Renard, Mme Schack affirme avoir entendu un bruit suspect dans le jardin, voulez-vous voir, s'il n'y a pas quelqu'un qui s'y serait dissimulé.

Il se rendit dans la cuisine, y prit une lanterne et revint.

Yvonne avait ouvert la fenêtre du salon et suivait du regard le parcours de la lanterne à travers les allées du jardin. Elle vit Renard aller jusqu'à la porte d'entrée, puis revenir.

Il s'arrêta sous la fenêtre et l'aperçut.

— Tout est en ordre, la porte est fermée, personne ne peut entrer.

Yvonne referma la fenêtre et revint auprès de Mme Schack.

— Il n'y a sûrement rien, Renard est passé partout.

— Allons, je me serai trompée, dit Mme Schack. J'avais cru... mes nerfs ne sont plus en bon état. C'est terrible d'être comme je suis ! Est-ce que les fenêtres sont bien fermées, ainsi que la porte de la vérandah ?

Yvonne se rendit dans la pièce qui se trouvait à côté du salon. Elle fut tout à coup prise de peur en y arrivant. Ayant mis la main sur le bouton de la serrure, elle le secoua, la porte résista.

— Les fenêtres et les portes sont fermées, dit-elle en revenant.

— Alors, tout va bien. Donnez-moi mes gouttes.

Yvonne était si agitée que ses mains tremblèrent au moment où elle versa les gouttes dans le verre.

— Heureusement que c'est anodin, se dit-elle, car il peut très bien y en avoir une ou deux de trop.

Elle attendit que Mme Schack se fut endormie ; puis elle rentra dans sa chambre.

— Qu'y a-t-il ? demanda son mari qui avait déjà passé son pardessus pour s'en aller.

Elle le renseigna.

— Tu as l'air toute effarée, Yvonne, as-tu peur de quelque chose ?

Elle frissonna.

— Oui, il me semble qu'il a du se produire quelque chose de bizarre.

— Alors, je reste avec toi.

— Mais Hugues, comment sortiras-tu de la maison demain, sans que les gens te remarquent ?

— Je me glisserai au dehors, tout doucement, à l'aube.

Yvonne était incapable de penser davantage. Elle tombait de fatigue.

— Dormir ! dormir éternellement ! pensa-t-elle.

Lorsque son mari s'approcha d'elle pour lui souhaiter une bonne nuit, elle était déjà endormie.

Elle souleva ses paupières avec effort et le regarda.

— J'aurais dû rester à tenir compagnie à Mme Schack, dit-elle avec effort.

— Ne pense pas à tout cela, elle sonnera bien si elle a besoin de toi.

Il s'étendit sur la chaise-longue, médita pendant un certain temps, puis, finalement, il s'endormit.

Lorsque les premières lueurs du jour pénétrèrent dans la chambre, Melan se leva. Yvonne ne l'entendit pas, ne remarqua pas qu'il s'approchait de son lit et l'embrassait.

Comme elle était pâle !

Elle sacrifiait toute sa jeunesse à servir cette vieille femme infirme et exigeante.

— Il faudra cependant bien que cette comédie prenne fin ! pensa-t-il avec colère.

Et, tristement, il sortit de la chambre.

CHAPITRE DLVI

TRISTE DECOUVERTE

Lorsqu'Yvonne se réveilla, il faisait grand jour.

Elle jeta un regard dans la direction de la chaise-longue.

— Hugues est parti, sans que je l'entende, pensa-t-elle. Et elle regarda sa montre. Elle marquait huit heures.

— Oh ! mon Dieu ! que doit penser Mme Schack de mon retard. Elle qui est habituée à prendre son déjeuner à sept heures !

Yvonne expédia sa toilette en moins de dix minutes.

Lorsqu'elle fut sur le palier, Renard vint à elle.

— Le café au lait est prêt depuis une heure, dit-il d'un ton de reproche.

Ils pénétrèrent dans la cuisine.

— J'ai trop dormi, dit-elle en souriant.

— Cela n'a rien de surprenant après une pareille nuit ! Dieu sait ce qui a pu se passer, ce n'était sûrement pas catholique ! Vers quatre heures, j'ai été réveillé par

des pas dans l'escalier. J'ai entendu distinctement les marches grincer.

Yvonne rougit. Elle pensa :

— Il a entendu Hugues.

Elle prit le plateau du déjeuner et sortit de la cuisine.

— Je peux tout aussi bien le lui porter que vous, madame Melan.

Et, ce disant, il lui enleva le plateau des mains.

Sur la table, se trouvaient les lettres du courrier du matin.

Yvonne les prit au moment où Renard frappait à la porte de Mme Schack. Il attendit un moment, mais, de l'intérieur, aucune voix ne donna l'ordre d'entrer.

— Est-ce que Mme Schack dormirait encore ? dit-il.

Yvonne ouvrit la porte et pénétra dans la chambre. Alors un long cri d'épouvante retentit.

Renard, surpris, posa vivement le plateau sur la table de l'entrée et s'élança en hâte vers la chambre.

Yvonne, le visage affreusement pâle, les yeux agrandis par l'horreur, les mains tremblantes, l'attendait à l'entrée de la chambre.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

Mais, avant que la jeune femme eût eu le temps de répondre, Renard aperçut Mme Schack étendue, inanimée dans son lit.

Un bâillon dissimulait le bas de son visage.

Horriifié, le valet, sans pouvoir prononcer une seule parole, la considéra longuement.

Enfin, il se reprit un peu et dit d'une voix étranglée par l'émotion.

— On l'a tuée !

Et comme il disait ces mots, Yvonne, bouleversée par la surprise, perdait connaissance.

Renard sonna la servante Nina, qui apparut presque aussitôt.

— Téléphonnez tout de suite à la police et dites-lui de venir immédiatement : on vient de commettre un crime dans cette chambre!

Se cachant le visage de ses deux mains, la bonne se sauva en courant.

Il prit alors Yvonne à bras le corps et l'emporta dans le salon où il la déposa sur le divan. Puis, il sortit précipitamment et rappela Nina.

— Avez-vous prévenu la police?

Nina secoua la tête négativement en se passant les mains sur les tempes et sur le visage.

— Je ne le pouvais pas, dit-elle, hoquetant et se cachant la bouche avec sa main.

— Ah! c'est juste!...

L'appareil téléphonique se trouvait dans la chambre de la victime et la bonne n'avait pas eu le courage d'entrer.

Il entra, sans regarder la morte, il se dirigea vers la table de travail, porta l'écouteur de l'appareil à son oreille et attendit. Une minute s'écoula ainsi.

Tout-à-coup, il s'aperçut que le fil conducteur avait été coupé.

Cette découverte lui fut extrêmement pénible. Il eût l'impression d'un danger croissant : l'assassin les tenait en échec.

Une sueur froide eculait sur son front. Il perdit un instant son sang-froid et courut retrouver Nina.

Elle s'était réfugiée dans la cuisine et poussait des soupirs pleins d'angoisse.

— Vous allez vous rendre tout de suite au commissariat de police et là, vous demanderez qu'on vienne au plus vite. Après vous irez chercher un médecin.

La servante lui jeta un regard désemparé et, morte

d'angoisse, ne bougea pas plus que s'il lui avait parlé dans une langue étrangère.

— Je ne peux pas, dit-elle et, soudain, elle éclata en sanglots.

— Remettez-vous, cria Renard. Ce n'est pas le moment de pleurer! Etes-vous, oui ou non, capable de faire cette course tout de suite? Si oui, partez! Si non, je vais la faire moi-même et vous resterez ici toute seule, pour garder la maison!

— Non, non, j'aime mieux y aller, répondit-elle vivement.

Et elle sortit incontinent, courant aussi vite que si elle avait eu le diable à ses trousses.

Il avait plu pendant la nuit, les allées du jardin avaient été toutes détremées par les averses successives. Les pieds de Nina s'enfonçaient profondément dans le sable humide.

Renard, qui était resté dans l'embrasure de la porte d'entrée et la suivait des yeux, se dit alors, que les prochaines pluies allaient effacer les traces de pas du criminel et que cela compliquerait considérablement l'enquête.

Or, le ciel était sombre et il y avait tout lieu de s'attendre à une ondée imminente.

Peut-être la disparition de ces traces, lancerait-elle les policiers sur une fausse piste et aboutirait-elle à de fausses accusations?

La police peut facilement se tromper.

Et le véritable auteur du crime aurait, pendant ce temps, tout le loisir de se mettre à l'abri.

Il rentra dans la maison et, après une courte hésitation, résolut de se rendre dans la pièce où se trouvait Yvonne afin de s'assurer si elle allait mieux.

Elle n'était pas encore revenue à elle.

Il considéra pendant un certain temps ce visage d'une pâleur mortelle et se dit :

— Dès qu'elle aura repris connaissance, il faudra que je prévienne son mari.

Et alors, il se fit soudain cette réflexion que, d'ordinaire, celui-ci était toujours là à cette heure-ci. Pourquoi était-il absent aujourd'hui ?

Il roula longtemps cette pensée dans son esprit. Il naissait, chez lui, du fait de cette coïncidence, il ne savait quelle méfiance à l'égard du mari d'Yvonne. Cependant, il se défendait de le suspecter. Non, jamais, au grand jamais ! il ne souffrirait qu'une telle accusation put naître ! Et pourtant... pourtant il ne pouvait s'empêcher de penser que...

Il entendit grincer la porte du jardin et il perçut un bruit de pas dans l'allée.

Il se hâta d'aller ouvrir la porte.

Plusieurs hommes entrèrent. Avant qu'ils eussent prononcé une seule parole, le domestique sut que c'était le commissaire et ses subordonnés.

— Où se trouve la victime ? demanda l'un des policiers.

Renard ouvrit la porte de la chambre à coucher et les fit entrer.

— Venez avec nous, ordonna le commissaire.

Il les suivit et dut rester près d'eux pendant tout le temps que dura l'examen du corps et du lieu du crime.

Puis, ils entrèrent dans la pièce voisine et trouvèrent Yvonne étendue sur la chaise longue.

— Qui est cette personne ? demanda le commissaire à Renard.

— C'est Mme Melan, la secrétaire de Mme Schack.

— Que lui est-il arrivé ?

— Elle s'est trouvée mal en voyant sa maîtresse morte et je l'ai transportée ici.

— Bon.

Les policiers examinèrent Yvonne un instant, puis ils se retirèrent en silence.

Le commissaire regarda sa montre.

— Le médecin va arriver tout de suite; en attendant nous allons dresser un procès-verbal de nos constatations.

Pendant que cette formalité s'accomplissait, Renard vint à la fenêtre et regarda avec anxiété la grille du jardin.

— Si seulement M. Melan arrivait, pensa-t-il, sans pouvoir s'expliquer, d'ailleurs, pour quelle raison il souhaitait tant le voir près de lui.

La grille s'ouvrit et un monsieur entra.

Renard ne prit pas le temps de le regarder.

— C'est lui, se dit-il.

Et il courut ouvrir la porte d'entrée de la villa.

Ce n'était pas Melan qui se tenait devant lui. C'était un étranger qui déclara être le médecin.

Renard l'introduisit dans la chambre à coucher.

Quelques minutes plus tard, Nina arriva à son tour.

Pâle et angoissée, elle demanda à Renard, d'une voix tremblante d'émotion :

— Les policiers sont-ils là ?

Il lui répondit affirmativement.

— Quelle heure peut-il bien être ?

— Il va être bientôt dix heures, dit-il.

Nina resta un instant songeuse et, tout d'un coup révéla sa pensée :

— Je ne comprends pas que M. Melan ne soit pas encore arrivé ; à l'ordinaire, il arrive toujours vers huit heures.

Renard sentit qu'il y avait derrière ces paroles une pensée inexprimée.